

L'ÉCRITURE ROMANESQUE OU LE CORPS ÉCRIT, DANS ANNA, SOROR... DE MARGUERITE YOURCENAR

par Hager BEN YOUSSEF (Tunis)

À l'ouverture de ce court roman, *Anna, soror...*, il est signalé à propos de l'héroïne qu'"[e]lle était née^[1] à Naples en l'an 1575, derrière les épaisses murailles du fort Saint-Elme dont son père était gouverneur"^[2]. Par ailleurs, en s'engageant dans la rédaction de ses Mémoires quelque cinquante ans plus tard, l'auteur inaugure son texte par la remarque suivante : "L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les 8 heures du matin, à Bruxelles, et naissait^[3] d'un Français [...] et d'une Belge [...]"^[4] et Marguerite Yourcenar d'ajouter plus loin : "Cet enfant du sexe féminin, déjà pris dans les coordonnées de l'ère chrétienne et de l'Europe du XX^e, ce *bout de chair rose*^[5] pleurant dans un berceau bleu, m'oblige à me poser une série de questions [...]"^[6].

Ainsi, curieusement, qu'il s'agisse de la réalité ou de la fiction, de son histoire personnelle ou de celle d'un personnage, l'auteur est comme fatalement amenée à mettre l'accent outre sur la maternité, sur la réalité physiologique du Sujet humain, sur le mystère de sa corporité – être de chair et de sang –, sur sa nature énigmatique et troublante d'entité biologique, source de sensations, d'émotions, de plaisir...

D'autre part, il se trouve que l'écriture se révèle à elle, beaucoup plus tard, comme une activité non seulement intellectuelle mais encore physique, sensuelle, voire libidinale. Elle déclare en effet : "J'ai

[1] C'est nous qui soulignons.

[2] Marguerite YOURCENAR, *Anna, soror...*, *Œuvres Romanesques*, Paris, Gallimard, la Pléiade, T. 1, 1982, p. 853.

[3] C'est nous qui soulignons.

[4] Marguerite YOURCENAR, *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1974, p. 11.

[5] C'est nous qui soulignons.

[6] *Ibid.*

goûté pour la première fois avec *Anna, soror...*, le suprême privilège du romancier, celui de se perdre tout entier dans ses personnages, ou de se laisser posséder par eux^[7].

Notre hypothèse, dans l'exploration de cette œuvre, consiste dans l'idée que la réalité sensorio-motrice de l'écrivain s'inscrit dans la combinatoire narrative et discursive propre au récit, et, si en apparence, l'objet du roman est l'histoire imaginaire d'une passion incestueuse vécue par un frère et une sœur, un autre motif intervient continûment, celui-ci portant non point sur un thème fictionnel mais sur la réalité physique de la romancière impliquée dans l'acte de création. L'écriture, découverte depuis peu lors de l'élaboration d'*Anna, soror...*, semble ainsi témoigner de l'interférence, dans le produit artistique, de la vie sensuelle et émotionnelle de l'auteur. L'œuvre offrirait donc à qui voudrait la déchiffrer le vécu même de Marguerite Yourcenar, ses affects, ses désirs liés à ce que Jean-Louis Baudry a appelé : la "position d'écriture"^[8], l'être du créateur, son âme, sa respiration même, passant à travers l'écrit et lui insufflant la vie. C'est très probablement, la raison fondamentale pour laquelle ce texte possède une valeur si considérable aux yeux de la romancière. C'est une "œuvre de jeunesse", nonobstant, elle est de "celles qui restent pour leur auteur, dit-elle, essentielles et chères jusqu'au bout"^[9]. Marguerite Yourcenar ajoute encore à l'occasion de la réédition de ce court roman, alors qu'elle se distingue par sa manie de réécrire et de peaufiner ses textes : "Contrairement aux deux autres nouvelles qui la suivent, *Anna, soror...* reproduit dans sa quasi-intégralité le texte de 1935, lui-même presque identique au récit écrit en 1925 par une jeune femme de vingt-deux ans"^[10].

Cette précision ainsi apportée, confirme son attachement profond à ce récit dans sa forme originelle, sa version première qui continue bien des années plus tard de forcer son admiration, de susciter chez elle une sorte de stupeur mêlée de fascination ; stupeur et fascination justifiées, semble-t-il, par la découverte a posteriori de signes édifiants quant à des aptitudes surprenantes, chez la néophyte qu'elle était, à rendre compte intuitivement de questions essentielles et graves relatives à son corps, à l'Éros, à la liberté.

[7] Marguerite YOURCENAR, *Anna, soror...*, "Postface", *op. cit.*, p. 908.

[8] Jean-Louis BAUDRY, *Proust, Freud et l'autre*, Paris, éd. de Minuit, 1984, p. 34.

[9] Marguerite YOURCENAR, *Anna, soror...*, "Postface", *op. cit.*, p. 903.

[10] *Ibid.*, p. 904.